

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures - Enfants en Prière, d'après M. E. Moulinet. - Jeanne-la-Folle, d'après M. Pradilla. - Les Femmes et le Secret, d'après M. Mosler. - Chef Indien en Costume de Guerre.

TEXTE: - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Un Proscrit dans la Sierra-Morena. - Quelques vieilles Coutumes Bruxelloises. - Bon pour une Fois! - Une Fable Polonaise et une Fable Russe. - Fleurs Parlantes. Nouvelle.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 36.

— 10^e ANNÉE. —

10 Juillet 1880.

NOS GRAVURES.

ENFANTS EN PRIÈRE.

Ce qui frappe ici, au premier aspect, c'est la naïveté et le naturel dont est empreinte cette scène, qui se passe le matin dans le coin d'une

petite église de village. On y remarquera aussi la variété qui caractérise les différents groupes, et les attitudes, si conformes aux divers âges.

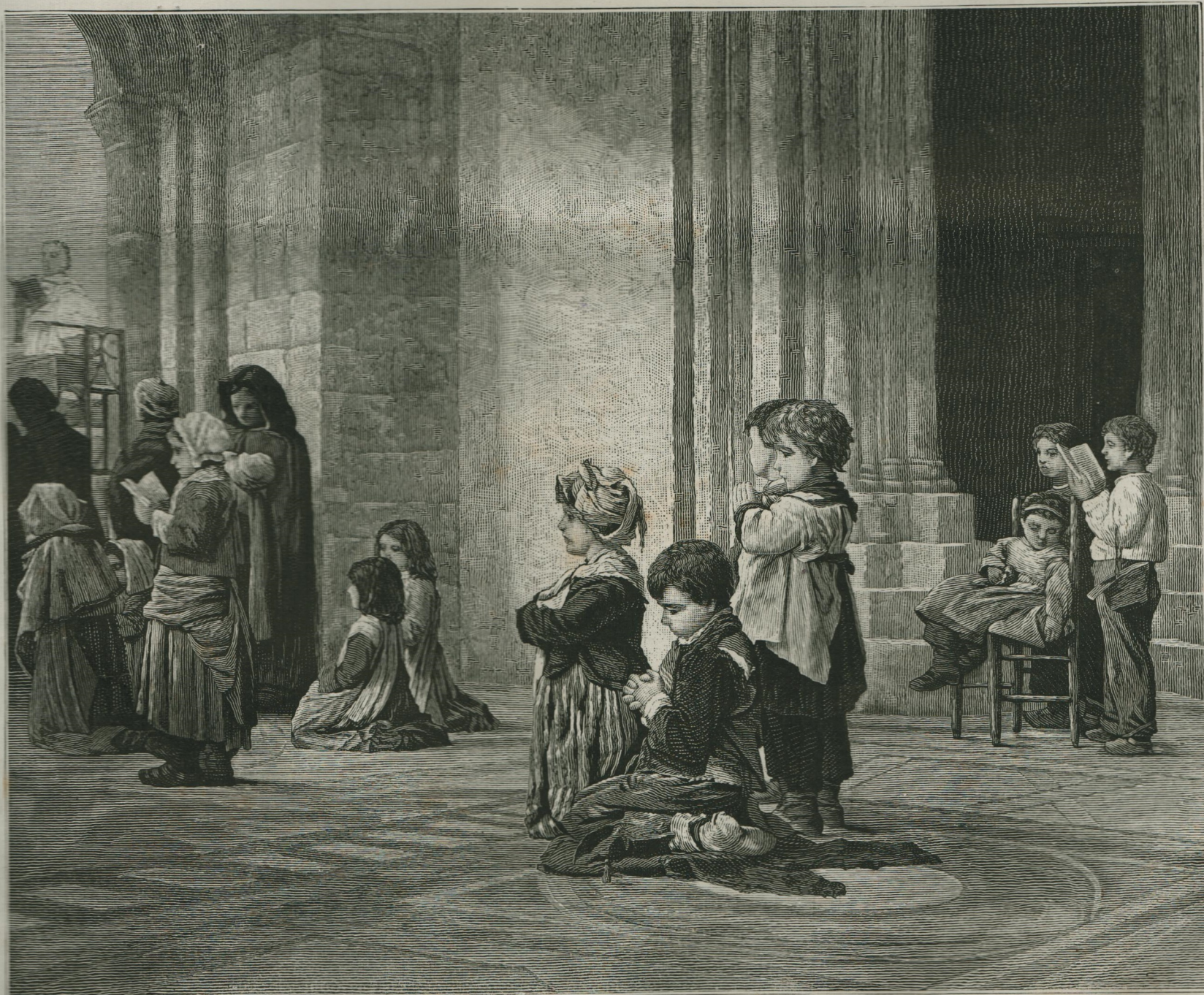
JEANNE-LA-FOLLE.

Une magistrale et belle toile, pleine d'imagination et peinte avec vigueur, que ce tableau

de M. Pradilla, peintre de l'Ecole espagnole.

Jeanne-la-folle, que les Espagnols appellent „Juana-la-locá," était fille de Ferdinand V, roi d'Espagne, et femme de Philippe-le-Beau, fils de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne; elle donna le jour à Charles-Quint.

Ayant perdu son époux après quelques années de mariage, cette perte l'affligea tellement qu'elle lui ôta l'usage de la raison. La mal-



ENFANTS EN PRIÈRE, D'APRÈS M. E. MOULINET.

heureuse princesse accompagna elle-même la translation du corps de son mari de Burgos à Grenade, et dans l'exaltation de sa douleur, elle ne fit voyager le convoi funèbre que la nuit, „parce que, disait-elle, une veuve, qui a perdu le soleil de son âme, ne doit s'exposer jamais à la lumière du jour.”

La nuit commence à descendre sur la terre, une froide nuit d'hiver; un vent glacial vient de s'élever. Le cortège est prêt à se mettre en marche et attend le signal du départ. Jeanne, vêtue de noir, tient son œil hagard attaché sur le cercueil qui renferme la dépouille mortelle de son époux, et semble elle-même n'appartenir déjà plus à ce monde de vivants.

Cette bière, près de laquelle prie un vieux moine, la leur rougeâtre de ce feu, qui pétille dans la nuit, cette foule de suivants silencieuse et muette, et cette pauvre veuve, folle de douleur, donnent à la scène un cachet d'une beauté sombre, sauvage et mystérieuse.

Jeanne ne recouvrera plus jamais la raison; elle resta folle jusqu'à sa mort, arrivée en 1555.

LES FEMMES ET LE SECRET.

Le bonhomme La Fontaine a dit que rien ne pèse tant qu'un secret aux femmes, mais il a ajouté impartialement que beaucoup d'hommes leur ressemblent sur ce point.

Quoi qu'il en soit, nous voici en présence d'une scène où la nature est prise pour ainsi dire sur le vif, et il faudrait n'avoir jamais vu jacasser mystérieusement deux commères, pour ne pas admirer l'œuvre de M. Mosler, à part les autres qualités qu'elle présente.

L'une de ces femmes, le doigt levé et placé près de la bouche, montre assez par là qu'il s'agit bien d'une chose réclamant la plus profonde discrétion. L'autre, les yeux grands ouverts, les mains sur les hanches, écoute avidement. Quel peut bien être ce fameux secret?.. Le champ est ouvert aux conjectures. Mais il est certain que, dans une heure, toujours après une scène semblable, ce sera „le secret de Polichinelle.”

CHEF INDIEN EN COSTUME DE GUERRE.

On sait qu'on donne le nom d'Indiens d'Amérique aux aborigènes du nouveau monde, et cela par suite de la méprise géographique des grands navigateurs, qui croyaient que le continent par eux découvert n'était qu'une sorte de prolongement de l'Inde.

Les Indiens d'Amérique — ou „peaux rouges” — comptent encore aujourd'hui, malgré les guerres d'extermination dont ils ont été l'objet, un assez grand nombre de peuplades, divisées en plusieurs grandes familles. Tous, à l'exception des Esquimaux, ils offrent le même caractère physique. La couleur cuivrée, les cheveux plats, raides et noirs, les yeux gris, les pommettes des joues saillantes sont des traits communs à tous. Les Esquimaux diffèrent des autres Indiens par le teint, la taille plus petite, et la position des yeux qui sont placés obliquement dans leurs orbites.

Les tribus indiennes de l'Amérique septentrionale sont répandues dans la Nouvelle Bretagne, les Etats-Unis, sur les bords du Mississipi, du Missouri, au pied des Monts-Rocheux, au grand-lac des Esclaves, etc. Elles vivent principalement de chasse et de pêche; plusieurs d'entre elles sont encore cannibales.

L'hospitalité est une des qualités les plus saillantes chez les Indiens. Dans toutes les tribus, l'étranger est reçu avec les plus grands égards. Sa personne et tout ce qui lui appartient sont choses sacrées.

Dans presque toutes les peuplades indiennes, le travail est le lot exclusif des femmes; celles-ci sont regardées comme une espèce inférieure. La polygamie est générale; chaque homme a autant d'épouses qu'il peut en faire subsister; et dans le mariage la volonté de la jeune fille n'est jamais consultée; l'homme s'adresse directement aux parents.

Les Indiens croient généralement à un Dieu suprême et à l'immortalité de l'âme. Ils croient

également à beaucoup de divinités du second ordre; ils attribuent des pouvoirs surnaturels aux serpents à sonnettes et ne tuent aucun animal de cette espèce. Ils rendent des hommages aux rochers, au soleil, à la lune et à tout objet empreint de majesté. Ils n'ont ni gouvernement régulier ni lois; des coutumes, rigoureusement observées, en tiennent lieu.

A la guerre ils sont braves et terribles, ils ne font jamais de quartier; leur chef, quand il part pour une expédition militaire, a l'habitude de se couvrir de toutes espèces d'ornements.

Il faut noter toutefois que les peuplades qui vivent près des blancs ont acquis un certain degré de civilisation; on trouve chez celles-là quelque bien-être dans la vie matérielle.

Quant aux Indiens de l'Amérique méridionale, ils ne diffèrent en aucun point essentiel de leurs frères du Nord, ni sous le rapport du physique, ni sous celui des mœurs, des habitudes et de la religion.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — La perversion du sens commun. — A propos de suicide: antiquité et moyen-âge. — Le succès du genre panoramique. — Banalité de l'enseigne; rappel de quelques faits anciens. — Mort du peintre belge Victor Eeckhout, au Maroc. — Vingt „Rien de trop”, mis en rimes. — Projet de réforme des cartes à jouer en France; un peu d'érudition à ce sujet. — Une consultation sur une promesse de mariage. Epouseur et épousseteur.

A propos des folies du temps présent, un homme fort instruit dans les choses du passé, s'est livré dernièrement, dans une réunion dont je faisais partie, à une petite dissertation qui m'a vivement frappé et que je me suis efforcé de graver dans ma mémoire:

„Il y avait dans l'antiquité, disait-il, une puissance éminemment sociale, qui maintenait de siècle en siècle, dans un constant équilibre, l'intelligence des peuples, et qui affranchissait chaque génération nouvelle des aberrations les plus grossières de la génération passée. L'absurde n'avait qu'un temps.

Cette puissance, tombée en désuétude, paladium gothique des polices humaines, s'appelait le sens commun.

Il résultait de là que la folie ne vivait que l'âge d'un fou, et qu'elle ne s'étendait point aux âges suivants comme une contagion triomphante, car la presse n'était pas inventée. Aux jours où nous vivons, le livre souvent remplace l'homme, et, s'il fait vibrer par hasard une corde irritable de l'imagination ou du cœur, il devient thaumaturge et sectaire comme le fou qui l'a écrit. Depuis Guttemberg, l'astrologie judiciaire a régné deux siècles, l'alchimie deux siècles, etc. Il n'y en aurait pas eu pour vingt-cinq ans à Rome. Il n'y en aurait pas eu pour cinq ans du temps de Cicéron, où un livre insensé n'aurait trouvé ni copistes, ni acquéreurs.

La publicité ne mettait en circulation, chez les anciens, que des ouvrages soumis à une censure préalable, et j'ai déjà nommé le tyran qui l'exerçait, cette censure, avec une autorité souveraine: — C'étaient le sens commun, la bonne foi, la conscience, la raison unanime du peuple. Chez les modernes, la publicité verse dans la circulation un nombre immense de livres, sans examen et sans choix, tout ce qu'il y a de bon et d'utile, tout ce qu'il y a de mauvais et de dangereux, tout ce qu'il y a d'inepte et de ridicule, tout ce qui peut servir à éclairer les hommes sur leurs intérêts moraux ou à les égarer jusqu'à la consommation des âges.”

Par l'épidémie de suicides qui court, rappelons que la chose était à peu près inconnue des Grecs: Socrate buvait tranquillement la ciguë, sans songer à devancer l'heure de sa mort. La manie du suicide coïncide avec la décadence universelle; c'est sous Tibère et sous Néron que le suicide s'impose en quelque sorte. A côté de César, qui envoie l'ordre de mourir à ceux dont il doit hériter, apparaît le citoyen

romain, devenu la proie des délateurs. Echapper à l'infamie, au bourreau par le suicide, s'imposait sous Tibère, comme une loi à tous les patriciens. En se donnant la mort, on échappait au bourreau, aux gémonies; celui qui mourait avant sa condamnation juridique, savait que ses biens ne seraient pas vendus au profit du fisc, que le délateur perdrait le fruit de sa délation, que son testament, l'acte le plus solennel et celui qui tenait le plus au cœur du citoyen romain, serait respecté, exécuté; enfin, qu'après avoir transmis son bien à sa famille, il n'aurait pas la douleur en mourant de lui léguer un nom déshonoré. De là, la cause de ces suicides si fréquents qui étonnent profondément ceux qui lisent l'histoire sans la comprendre.

Au moyen-âge, les suicides ont disparu: quelle époque pourtant fut plus tourmentée! Les hommes de guerre, les barons, ont partout substitué la violence au droit; ils règnent sans conteste, ils ont droit de haute et basse justice, tout cède à leurs caprices; dans les villes, des haines implacables engendrent des luttes sans trêve ni merci; le sang coule jour et nuit; des chaînes sont tendues d'une rue à l'autre; des maisons vingt fois brûlées se relèvent à l'état de lourdes forteresses en pierre, où chacun tente d'assiéger son ennemi et de le réduire par la famine... Ceux qui, lassés de tant d'injustices et dégoûtés de tant de forfaits impunis, veulent se retirer de la lutte, ne songent point à mourir. Comme le Dante, ils prennent le chemin de l'exil:

A présent, comparez.

Le genre „Panoramique” est en ce moment l'objet d'un grand engouement; on construit des panoramas partout, partout on en prépare. Des sociétés financières se forment pour en doter toutes les capitales du globe.

L'invention du panorama date du siècle dernier et est due d'après les uns à un Allemand, d'après les autres à un Ecossais. Londres en vit un pour la première fois en 1793, et Paris en 1804.

Pour faire un panorama représentant une ville, un paysage, l'artiste se place sur un lieu élevé et peint tous les objets que lui offre l'horizon qui l'entoure. Il est bien plus difficile de représenter une bataille, parce qu'ici il ne s'agit plus de copier, mais de créer.

L'œuvre finie est appliquée au mur d'une salle en forme de rotonde et éclairée par le haut à l'aide de procédés particuliers. Le spectateur, placé sur une plate-forme au centre de la construction, se trouve dans la même position qu'occupait le peintre en exécutant son travail. L'illusion qu'il éprouve repose sur sa position à l'égard du tableau, sur le procédé de peinture et sur la distribution de la lumière.

Il faut se féliciter, sinon pour l'art, du moins pour les artistes, du succès qu'obtiennent les panoramas; c'est une carrière nouvelle qui leur est brusquement ouverte.

Voici, du reste, les noms des peintres belges qui s'occupent en ce moment de panoramas: Castellani, Verlat, Wauters, Artan, Cluijsnaar, Van Luppen, Van der Ouderas.

Les enseignes deviennent banales, disait naguère une feuille parisienne. Eh non, puisque dans les grandes villes, il n'y a plus d'enseignes dans la vieille acception du mot: elles sont remplacées par des noms propres.

Et pourtant les enseignes ont formé un chapitre anecdotique dans l'histoire, et parfois même elles ont fait de la politique.

Ainsi un pâtissier républicain, nommé Le Roi, après la révolution de juillet, s'avisait d'orner sa devanture de cet écriteau: „Le Roi fait des brioches.” La police saisit la pancarte séditieuse, remplacée par celle-ci: „Le Roi fait toujours des brioches.” — A l'époque de la Réforme, le consistoire de Genève supprima les emblèmes religieux, tels que les anges, sur la porte des cabarets. En Angleterre, Cromwell supprima les saints, changeant l'enseigne: „A la Roue de sainte Catherine,” en celle-ci: „Le

Chat et la Roue." En France, la révolution supprima les emblèmes religieux et royaux. Mais ce sont là des époques de crise. En temps ordinaire et partout à peu près, l'enseigne offrait des gâtés, soit dans des rébus ingénieux, soit dans des dessins bizarres, comme celle des Trois Lapins, où ces trois espérances de gibelotte étaient disposées de telle sorte que chacune était pourvue de ses deux oreilles, bien que le nombre total des oreilles fût de trois seulement. Et „la botte pleine de malice," d'où surgissaient trois têtes: chat, vieille femme et renard!

Au commencement de ce siècle, l'enseigne de la „Comète" fit fureur parmi les hôteliers et les cabaretiers: c'est que l'année 1811, l'année de la comète, avait fourni un vin de qualité exceptionnelle cher aux buveurs. Une enseigne de ce genre portait ce distique:

Ceux qui dize que le vin fait du mal,
C'est encor de fier-z-animal!

* *

Il vient de mourir au Maroc un artiste belge qui fit honneur à notre Ecole de peinture et dont nous avons reproduit plusieurs toiles remarquables. Nous voulons parler de Victor Eeckhout, né en 1824 à Bruxelles, qu'il habita jusqu'en 1860, époque où il alla habiter Paris. Des intérêts de famille l'ayant appelé au Maroc en 1866, la beauté pittoresque de ce pays l'engagea à s'y fixer. Depuis lors, il prit le genre oriental et s'appliqua à rendre, avec une exactitude parfaite et une grande entente de couleurs, le ciel lumineux, la nature et les types si curieux de ce beau pays. Ses œuvres sont presque toutes en Angleterre et en Amérique, achetées par les nombreux touristes et amateurs qui visitaient Tanger. C'est au moment où il s'appretait à revenir en Europe, qu'il a été emporté par une terrible maladie, un entrax dans la nuque, que le climat africain a rendu promptement mortel. Il est décédé le 12 mai 1880.

* *

Un article fort judicieux, publié dans l'Illustration Européenne du 10 avril dernier, sous le titre de Rien de trop, m'a rappelé qu'un poète inconnu avait composé de très-jolis vers sur cette maxime, une des plus utiles de la vie:

Trop de repos nous engourdit;
Trop de fracas nous étourdit;
Trop de froideur est indolence;
Trop d'activité turbulence;
Trop d'amour trouble la raison;
Trop de remède est un poison;
Trop de finesse est artifice;
Trop de rigueur est cruauté;
Trop d'audace témérité;
Trop d'économie, avarice;
Trop de bien devient un fardeau;
Trop d'honneurs est un esclavage;
Trop de plaisir mène au tombeau;
Trop d'esprit nous porte dommage;
Trop de confiance nous perd;
Trop de franchise nous dessert;
Trop de bonté devient faiblesse;
Trop de fierté devient hauteur;
Trop de complaisance, bassesse;
Trop de politesse, fadeur.

* *

On sait qu'il est question en France de porter l'éponge républicaine sur les cartes à jouer: plus de rois, plus de reines, plus de valets; les as seuls resteraient.

Rappelons ce qui eut lieu à ce sujet sous la première république:

Sur la motion de Fabre d'Eglantine et de Louis David, les rois étaient remplacés par quatre consuls.

Ces quatre consuls étaient: Junius Brutus, pour le cœur; Valerius-Publicola, pour le carreau; Marius, pour le pique; Marcus-Tullius Cicéron, pour le trèfle. Le moindre joueur se trouvait ainsi en pleine latinité.

Arrivons aux dames, je veux dire aux reines, qui étaient remplacées par des femmes symboliques: la Liberté, coiffée du bonnet phrygien;

la Loi, armée de son glaive éternel; l'Egalité poussant son niveau au-dessus de tous les points de la terre; la Fraternité, unissant le genre humain avec l'anneau d'or de l'alliance.

Les valets furent remplacés par quatre grands génies: Galilée, Gutenberg, Franklin et Papin.

La réforme annoncée se réalisera-t-elle? Qui vivra jouera.

Profitions de l'occasion pour faire connaître la véritable origine et la signification des cartes à jouer, — car bien des renseignements erronés ont été publiés à ce sujet.

C'est en Italie que les cartes à jouer ont été trouvées, au quatorzième siècle. Dans l'origine, elles avaient de sept à huit pouces de longueur; on y voyait un pape, des empereurs, et les quatre monarchies, qui combattaient les unes contre les autres. En 1390, on introduisit le jeu de cartes en France, pour divertir le roi Charles VI, alors en démence. La chambre des comptes passa une somme considérable pour le jeu qui fut acheté.

Argine, nom de la dame de trèfle, est l'anagramme de Regina; c'était la reine d'Anjou, femme de Charles VII, à qui le peintre Jacquemin Gringonneur voulut dédier les cartes qu'il inventa, particulièrement pour la cour de France, dans le siècle suivant. Rachel, nom de la dame de carreau, était Agnès Sorel. La dame de pique, sous le nom de guerrière Pallas, désignait Jeanne d'Arc, et Isabeau de Bavière était représentée par la dame de cœur, sous le nom de l'impératrice Judith, princesse très-galante. Dans David, qui est le roi de pique, on reconnaît facilement Charles VII, persécuté par son père, comme David par Saül, et obligé comme lui de se défendre contre un fils rebelle. Les valets, Ogier, Lancelot, Lahire et Hector, sont des personnages historiques. Les deux premiers étaient des héros, ou braves du temps de Charlemagne; Hector de Galard et Lahire, étaient deux capitaines distingués, sous Charles VII. Le titre de valet, anciennement varlet, était un grade qui menait à celui de chevalier; les quatre valets représentaient la noblesse. Toutes les autres cartes, depuis le dix, désignaient les soldats; les couleurs mêmes étaient des emblèmes militaires. Par le cœur, il faut entendre la bravoure; les armes, par le pique et le carreau; enfin par le trèfle, le fourrage qu'un capitaine doit avoir en vue quand il place son camp. On prétend aussi que l'as est le symbole des finances, qui sont le nerf de la guerre; c'était en effet le nom d'une monnaie chez les Romains.

* *

Un avocat du barreau de Bruxelles reçoit hier la visite d'une demoiselle plus que quinquagenaire, mise avec beaucoup de prétention, et qui venait le consulter à propos d'une promesse de mariage, lui écrite par un jeune galant qui avait abandonné depuis six mois notre Calypso surannée, dont l'intention était d'intenter à l'infidèle une action en dommages et intérêts.

L'avocat demande communication de la pièce. En voici le contenu:

„Je soussigné m'engage, de la manière la plus formelle, à épouser M^{lle} Anastasie B. dans le délai de six mois, à partir du jour où je signe de tout mon cœur la présente promesse."

— Mademoiselle, vous n'avez donc pas lu?...

— Mais si, Monsieur l'avocat, plus de vingt fois.

— Alors, comment ce mot perfide a-t-il échappé à votre attention?... Epouser...

N'essayons pas de rendre l'effet produit par la révélation d'un tour, risible peut-être, — mais souverainement blâmable!

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Pouvoir conserver le lait, cela doit sourire aux ménagères. Eh bien, il suffit d'ajouter

environ 1 gramme d'acide borique par litre de lait. La présence de cet acide ne peut en aucune façon être préjudiciable au lait, et il le conserve pendant quatre ou cinq jours, sans qu'il y ait séparation de la crème, d'une façon appréciable.

* *

Amateurs de roses, sachez qu'un des meilleurs engrais pour les rosiers est sans contredit l'eau provenant des lavages dans lesquels entre le savon. Cette eau, qui contient de la potasse en quantité plus ou moins grande, augmente la vigueur de la plante et détruit les pucerons qui se trouvent sur les rameaux. C'est un engrais très-économique qui, versé deux ou trois fois par semaine, sous forme d'arrosage, donne des résultats certains.

* *

Avez-vous des poules? Voici un procédé pour les faire couver: placez dans le nid, dès que la poule commence à glousser, quelques „œufs de porcelaine" que vous aurez fait chauffer légèrement. Cette chaleur produit une sensation agréable à la poule et la dispose à couver. Recommencez le lendemain et les jours suivants; trois ou quatre fois suffisent. Vous pouvez alors placer en toute confiance les œufs que vous désirez faire éclore, la couveuse ne les abandonnera pas.

* *

Il est souvent difficile de laver les étoffes de laine blanche, sans qu'elles jaunissent: — Préparez autant de litres de savon que vous en aurez besoin et délayez dedans une cuillerée de farine par litre d'eau. Placez le tout sur le feu, et remuez constamment afin d'empêcher que ça ne s'attache au vase. Lorsque cette espèce de colle est bouillante, ou à peu près, versez-en la moitié sur l'étoffe, que vous frotterez, comme d'ordinaire, dès que la chaleur du liquide le permettra; rincez ensuite à l'eau claire, puis recommencez l'opération avec le reste de la solution, si la propreté n'est pas suffisante, et terminez en rinçant à plusieurs eaux.

* *

J'avais de vieilles gravures et je cherchais le moyen de les nettoyer, quand on m'a indiqué celui-ci, qui a réussi parfaitement: — Mes gravures étaient jaunies par le temps, tachées par l'eau et l'humidité, etc.; or, j'ai ramené le papier à la blancheur la plus complète, non pas par le vieux procédé, — emploi de l'eau de javelle étendue d'eau de deux fois son volume, — mais par l'acide chlorhydrique étendu de quinze fois son volume d'eau. A cet effet, je me suis servi d'une cuvette toute plate dans laquelle j'ai mis la gravure bien à plat, et j'ai versé le liquide dessus, de façon à ce qu'il baignât bien la feuille. — Lorsque le papier sera redevenu blanc, il faudra bien laver à l'eau pure afin d'éliminer toute trace d'acide et faire sécher la gravure dans des feuilles de buvard blanc, sous une presse.

E.

UN PROSCRIT DANS LA SIERRA-MORENA.

III.

Ici Andrés s'arrêta un instant, comme s'il était trop ému pour continuer, — ce qui ne fit que rendre plus avide notre curiosité. Il reprit enfin:

— En entendant répéter par les échos de la forêt ce coup de sifflet prolongé et aigu, de si mauvais augure, nous nous étions arrêtés.

Le duc de Ségovie ne pouvait s'empêcher de frissonner, malgré toute sa bravoure, en considérant sa pauvre petite Rafaela, assise près de lui sur son mulet, et qu'il soutenait endormie sur son bras gauche.

— Andrés, me demanda-t-il à demi-voix, que faut-il faire?

— Garder le silence et rester immobiles,

monseigneur, lui répondis-je sur le même ton. Que ce coup de sifflet soit un signal parti de la terrible bande de Matagente, c'est malheureusement ce dont je ne puis douter, mais aussi peut-être bien ce signal ne nous regardait-il pas. Attendons.

Une demi-heure s'écoula, — une demi-heure qui nous parut plus longue qu'un jour, — sans amener aucun nouvel incident.

L'espoir commençait à faire battre joyeusement nos cœurs, et j'allais donner le conseil de nous remettre en route, quand le son produit par une espèce de trompe ou de cornet à bouquin retentit bruyamment au-dessus de nos têtes, au haut d'un rocher, et fut répété par d'autres trompes invisibles, qui nous semblèrent placées à mille pas de distance les unes des autres.

— Ce sont des gens posés en éclaireurs, qui

avertissent Matagente de notre présence, dis-je au noble proscrit. Nul doute, que nous ne soyons découverts, et je ne vois malheureusement aucun moyen de salut.

— Pourquoi désespérer encore! s'écria Antonio, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé une seule parole; avec du courage et l'aide de Dieu ne pouvons-nous pas échapper à ce danger?

Le lieu connu sous le nom de la Roche-Noire, était un défilé tellement étroit, qu'à peine deux personnes pouvaient-elles y passer de front à cheval. Ce défilé était bordé de chaque côté par de gigantesques roches noires, polies et lisses comme du marbre, et droites comme des murailles tirées au cordeau.

— A présent, vite à la besogne! s'écria Antonio; ramassons tous les quartiers de roche épars autour de nous, et formons-en une barricade à l'entrée du défilé. A l'abri derrière ce

rempart, il nous sera facile de nous défendre.

— Voilà qui est parlé avec esprit et courage, dit le duc enthousiasmé, et en descendant de suite de mulet. Donc, à l'ouvrage! C'est Dieu, mon enfant, qui t'a inspiré ce projet.... la dernière ressource qui nous restait.

Nous nous mîmes alors à travailler tous les quatre à l'espèce de fortification conseillée par mon fils adoptif; mais nous avions beau nous hâter et multiplier nos efforts, le bruit des pas des brigands se faisait de plus en plus distinct, et il devint bientôt évident pour nous, qu'ils arriveraient avant que nous eussions élevé une barricade suffisante pour nous mettre à l'abri.

En effet, un éclair illuminant l'horizon nous permit d'apercevoir la troupe de Matagente, arrivée à cinquante pas tout au plus de nous.

— Holà, brigands! s'écria le duc de Ségovie, qui avait dépouillé son manteau pour asseoir



JEANNE-LA-FOLLE, D'APRÈS M. PRADILLA.

dessus sa petite Rafaëla. Holà! brigands, n'avancez pas ou nous faisons feu!

— En avant, enfants! s'écria pour toute réponse à cette sommation une voix formidable que je reconnus pour celle de Matagente lui-même. En avant!

Les bandits obéirent à leur chef, en continuant de se diriger d'un pas rapide et résolu vers nous.

— Feu! mes amis, nous dit le duc de Ségovie.

IV.

Je ne vous raconterai pas les détails de ce combat si inégal; qu'il vous suffise de savoir qu'après une heure d'une résistance désespérée et héroïque, nous nous trouvâmes dépourvus de munitions pour recharger nos pistolets.

Seulement, les brigands ignorant cette cir-

constance et nous croyant mieux armés et plus nombreux que nous ne l'étions, mettaient plus de prudence dans leurs attaques et ne se jetaient plus sur notre barricade avec le même acharnement que d'abord.

Le duc, tenant son pistolet devenu inutile d'une main, avait entouré de son autre bras sa pauvre petite Rafaëla qu'il embrassait en sanglotant.

C'était son dernier adieu à sa fille bien-aimée.

Quant à la charmante enfant, ne comprenant pas, grâce à son âge, la terrible position dans laquelle nous nous trouvions, elle s'amusait, innocente et tranquille, à passer ses jolies petites mains dans la chevelure de son père. Ce tableau touchant me déchirait le cœur. Le vieux serviteur Pérez, je dois lui rendre cette justice, ne s'arrachait les cheveux de désespoir qu'en pensant au sort qui attendait son maître

et sa jeune maîtresse; il ne songeait pas à lui, ou pour mieux dire, il voyait la mort si certaine, si imminente, qu'il s'y était résigné, et qu'il attendait. Mais le plus désolé de nous tous était bien Antonio. Il représentait l'image du désespoir.

— Mon cher enfant, lui dis-je, en lui prenant la main, calmez-vous. Il est probable que la vue de votre jeunesse désarmera les brigands, lorsque nous serons tombés en leur pouvoir, et qu'ils vous épargneront. Si Dieu permet qu'il en soit ainsi, n'oubliez point tout-à-fait Andrés, votre père adoptif, et priez quelquefois pour moi qui vais mourir en vous bénissant.

— Andrés, mon cher Andrés, vous ne mourrez pas! s'écria Antonio en se précipitant tout en larmes dans mes bras. Du reste, sachez bien, mon père, que l'état où vous me voyez, n'est point causé par l'horreur de ma position..

je n'y pense même pas... C'est celle du duc de Ségovie et de sa pauvre petite fille qui me fend l'âme.

Là-dessus, il se laissa choir sur le sol, mais se relevant tout-à-coup, il s'écria :

— Oh, mais... Oui, la Providence m'a fait trouver un moyen pour nous sauver tous....

Notre position était tellement désespérée que

le fugitif accueillit avidement ce faible et dernier espoir.

— Quel moyen, admirable enfant ? demanda-t-il avec empressement en essayant ses larmes.

— Ecoutez-moi sans m'interrompre, reprit Antonio, car les moments sont précieux. A un quart de lieue au plus de l'endroit où nous sommes à présent, se trouve une espèce de clairière coupée par quatre sentiers ; ces sentiers

conduisent tous à la ville ; mais l'un d'eux, celui que vous trouverez à votre gauche, y mène bien plus directement. Vous savez cela, Andrés, tout aussi bien que moi, puisque vingt fois nous avons parcouru ces chemins ensemble... Partez de suite, prenez ce sentier, et ne vous arrêtez plus.. Quant à moi, une fois entre les mains des brigands, je tâcherai de gagner le plus de temps que je pourrai ; puis, lorsqu'enfin



LES FEMMES ET LE SECRET, D'APRÈS M. MOSLER.

ils se mettront à votre poursuite, je leur déclarerai que vous avez pris le sentier de droite, et, les égarant par ce faux renseignement, je vous donnerai ainsi le moyen de vous mettre hors de leurs atteintes. Enfin, lorsqu'ils s'apercevront que je les ai trompés, il ne leur sera plus possible de vous rejoindre, car vous serez rendus à la ville. Le Ciel me pardonnera sans doute ce mensonge nécessaire.

— Et les brigands vous tueront, noble enfant, pour se venger de vous, s'écria le duc de Ségovie. Non, non, je n'accepte pas ce généreux sacrifice.

— Au nom de votre fille, Monseigneur, partez, partez, reprit Antonio avec énergie. Quant à moi, ne craignez rien.... Dieu ne m'abandonnera pas.

Après un combat de générosité, Antonio

l'emporta sur nous, et nous nous décidâmes à partir. Ce ne fut toutefois qu'après l'avoir cent fois tendrement embrassé que nous trouvâmes la force de nous éloigner de lui.

V.

Le premier soin d'Antonio, après notre départ, fut de faire le plus de bruit qu'il pût

pour donner à croire aux brigands que de nombreux défenseurs se tenaient derrière la barricade, prête à les repousser.

— Que les cinq hommes placés de front mettent le genou en terre, afin que ceux qui sont derrière puissent tirer par-dessus leurs têtes sans les blesser, cria-t-il, comme s'il disposait d'une troupe nombreuse. Et quant à ceux qui ne peuvent, à cause du peu de largeur du défilé, prendre part au combat, eh bien! qu'ils chargent les armes des autres.

Les brigands, trompés par cet heureux stratagème, commencèrent à se consulter entre eux, pour savoir ce qu'ils avaient à faire.

Après une discussion qui dura plus d'une demi-heure, ils se décidèrent à envoyer des messagers chargés de réunir tous les petits postés qu'ils avaient dans la Sierra-Morena, et de leur ramener ce renfort au plus vite.

Les messagers s'éloignèrent aussitôt en courant, mais quelque diligence qu'ils fissent, une heure toute entière s'écoula avant leur retour.

Enfin, si résigné qu'il fût, Antonio n'en éprouva pas moins un violent battement de cœur, lorsqu'il entendit la grosse voix de Matagente s'écrier :

— A présent, nous sommes en force, mes amis; pas d'excuse pour celui qui reculera... Quant à moi, je lui brûlerai la cervelle. Allons, en avant!

Les brigands, excités par leur chef, et stimulés par la pensée qu'ils étaient les plus forts, se précipitèrent sur la barricade en poussant des cris féroces.

Grande fut leur stupéfaction, vous devez le penser, quand, au lieu de nombreux ennemis qu'ils s'attendaient à rencontrer, ils ne trouvèrent qu'un jeune gars tout seul...

Ils ne pouvaient revenir de leur surprise, et le brave garçon eut toutes les peines du monde à leur faire accepter la vérité, c'est-à-dire que, depuis plus d'une heure et demie, il les tenait à lui seul en respect.

Enfin, lorsqu'ils furent bien persuadés qu'ils avaient été joués, leur colère ne connut plus de bornes; la peine qu'ils éprouvaient d'avoir perdu les dix mille francs de récompense promis à celui qui s'emparerait du duc de Ségovie, jointe à l'humiliation d'avoir envoyé chercher des renforts pour combattre un enfant de treize ans, les rendait furieux.

— Misérable! vociféra l'un d'eux en appuyant son poignard sur la poitrine de l'héroïque enfant, tu vas mourir.

Et le brigand allait lui donner le coup de la mort, lorsque Matagente retint son bras.

(A continuer.)

QUELQUES VIEILLES COUTUMES BRUXELLOISES.

D'après une ancienne fondation faite à l'église de St-Nicolas de Bruxelles, et dont la cause est inconnue, nous dit Schayes, le premier octobre, après la célébration d'une messe solennelle, un homme montait sur la tour de ladite église, et jetait de là dans la rue plusieurs sacs de noix.

Cette coutume fut remplacée, en 1760, par une distribution d'argent aux pauvres de la paroisse.

Il y avait aux Augustins de Bruxelles une chapelle avec un tableau représentant St Jean dans l'huile bouillante. On l'appelait „St Jean de kryter" (St Jean le pleureur). Les mères dont les enfants pleuraient beaucoup venaient y faire réciter par un des moines l'évangile sur la tête de leurs marmots. Ajoutons qu'au prétendu château de César à Louvain, il existait une chapelle dédiée à saint Jean, qui jouissait du même privilège.

Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, on voyait le Jeudi-Saint, dans les églises de Bruxelles, des hommes armés de casques et

de cuirasses et une lance à la main, se tenant immobiles, pendant plusieurs heures, à côté du Saint-Sépulcre.

C'était à titre de pénitence, et cela remontait très-haut.

**

Le samedi qui précédait l'Assomption, une grande partie des habitants de Bruxelles illuminaient leurs maisons. L'église du Sablon restait ouverte de sept à onze heures du soir, et attirait une foule de monde. L'archevêque de Malines, eu égard aux abus qui résultaient de cette dernière coutume, la supprima en 1768.

Depuis lors, les habitants de Bruxelles cessèrent leur illumination; il n'y eut que les bouchers qui continuèrent opiniâtrement à illuminer la boucherie avec des lanternes de papier ornées de figures grotesques.

**

L'église d'un village dépendant de la commune d'Uccle, celui de Carloo, situé à une lieue de Bruxelles, possédait un tableau représentant Job sur le fumier, à côté duquel se tenait sa femme avec un habit troué.

Beaucoup d'habitants de Bruxelles y allaient en pèlerinage le jour de la fête du saint. A leur retour, les enfants s'amusaient à jeter de petits morceaux d'étoffe rouge, enduits de poix, sur les jupes des femmes, et criaient lorsque le morceau y restait attaché: „Van Sint Job!"

Ceci se pratiquait aussi à l'égard de toutes les femmes qui passaient de la porte de Hal jusqu'à la vieille Halle au blé. On ignore également l'origine de cette coutume puérole, mais locale.

**

Les Augustins de Bruxelles possédaient dans leur église une dent de sainte Apolline à laquelle le peuple attribuait la vertu de guérir du mal de dents en s'en frottant la bouche. L'octave de la fête de cette sainte, une foule nombreuse se rendait à cette église.

**

Le Vendredi-Saint, le gouverneur-général des Pays-Bas avait coutume de faire grâce à un criminel condamné à mort, sur le rapport et la liste présentés par le conseil privé, qui s'assemblait à cet effet ce jour-là. Le chancelier de Brabant, accompagné du plus jeune des conseillers, du conseiller fiscal, etc., se rendait à la prison où il faisait comparaître devant lui tous les prisonniers et s'informait du motif de leur emprisonnement ou de leur condamnation.

**

Quelques jours avant la fête de saint Laurent, les habitants des rues avoisinant le monastère de ce nom, aujourd'hui disparu, présentaient une requête aux gouverneurs-généraux, pour pouvoir prendre un grand arbre dans la forêt de Soignes. Cet arbre était ensuite planté devant la chapelle du saint, laquelle avait reçu de là le surnom de „Mei-boom," nom que conserve encore la rue du Marais.

La coutume de planter des mais et de danser sous une couronne de feuillage, nous vient des anciens qui célébraient au mois de mai la fête de Maïma.

**

Il y avait, au siècle dernier, dans la cour du palais des gouverneurs-généraux, — aujourd'hui le Musée, — une fontaine surmontée d'une statue de la Vierge, autour de laquelle, pour être guéris de la fièvre, les hommes faisaient faire sept tours par sept garçons et les femmes neuf tours par neuf jeunes filles. Cette idée superstitieuse, attachée aux nombres sept et neuf, nous vient encore des anciens.

**

A certaine date, devant la porte de l'église du couvent, aujourd'hui hôpital St-Pierre, étaient déposées de grandes cuves remplies d'une eau qui, d'après la croyance populaire, avait la vertu de préserver de la coqueluche; la classe aisée ou bourgeoise en venait boire dans des verres, et les gens du peuple dans des cornes de bœuf.

**

Il existait jadis, dans le quartier de Notre-Dame-aux-Neiges, une chapelle où, le 4 août, les ouvrières en dentelles allaient prier pour que leur ouvrage pût, par la protection de la Vierge, conserver sa blancheur.

Cette chapelle fut vendue et démolie sous la domination française. Pendant qu'on procédait à cette démolition, le peuple vint assaillir les ouvriers, et il fallut un détachement de troupes pour les protéger.

BON POUR UNE FOIS !

Moi, auteur de ce qui va suivre, je suis pris, depuis quelque temps, d'une agaçante déman-gaison d'écrire. Par malheur, la liste de sujets que j'ai formée, est si longue, si longue, que je ne sais vraiment par quel bout la prendre.

Essayons cependant, et adressons-nous personnellement au rédacteur en chef de la publication où j'aspire à me voir imprimé vif; ce sera un moyen de mieux fixer son attention et d'avoir plus de chance d'arriver à mon but.

Donc, M. le Rédacteur en chef, j'étais naguère dans une société vraiment „brillante et nombreuse," d'après l'expression consacrée (ceci soit dit sans vouloir me vanter). On y parla de contes et de conteurs, puis on passa à l'amour conjugal. A cette occasion, on agita vivement cette grande question, cette question d'un intérêt social si élevé, à savoir: „s'il y a dans le monde plus de mauvais maris que de méchantes femmes"... Terrain brûlant, s'il en fût!

Un quinquagénaire, fort obèse, mais en qui j'avais reconnu un homme imbu des traditions de l'ancienne galanterie, se constitua l'avocat des dames et cita un trait célèbre, qui figure dans plusieurs livres et que, par conséquent, je résumerai avec une grande brièveté:

„Conrad III, qui avait été élu empereur d'Allemagne en 1138, assiégeait Winsberg, petite ville du duché de Wurtemberg. Le maître de ce duché, qui avait été un des opposants à l'élection de Conrad, se tenait avec sa femme renfermé dans ladite ville. Il en soutint le siège avec une bravoure héroïque et ne céda qu'à la dernière extrémité. L'empereur, irrité, voulut mettre tout à feu et à sang; cependant, il fit grâce aux femmes, et leur permit de sortir; et d'emporter avec elles „ce qu'elles avaient de plus précieux."

L'épouse du duc profita aussitôt de cette permission pour sauver les jours de son mari: elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant, et Conrad les vit sortir ainsi chargées, la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle aussi intéressant, et, cédant à l'admiration qu'il lui causait, il fit grâce aux hommes en faveur des femmes. La ville fut sauvée."

Après avoir entendu cette histoire, les dames prirent un air de triomphe et de satisfaction qui dut singulièrement flatter le Monsieur obèse.

— De bonne foi, dit l'une d'elles, connaissez-vous, Messieurs, dans notre pays, quelque ville, où, en pareil cas, les maris en fissent autant? Avouez que beaucoup au contraire, seraient charmés de se débarrasser de leurs femmes, même au profit des Turcs.

— Non, répondit un avocat qui entendait se constituer l'orateur de notre sexe, non, Mesdames: les maris en pareil cas, ne manqueraient pas d'emporter leurs épouses; et ils seraient inexcusables d'y manquer. Un homme est si fort, et une femme est si légère!

Pour en finir avec cette discussion, quelqu'un

proposa le jeu antique, le jeu respectable des „commandements” et des „questions.”

Je fus Roi et j'ordonnai aux Dames, sous peine de mon indignation, de déclarer sincèrement ce que chacune d'elles eût emporté, ce qu'elle eût préféré à tout, si elle avait été dans Winsberg avec ces bonnes femmes allemandes.

On fit à ma question des réponses fort plaisantes, qui nous amusèrent jusqu'au moment de la retraite.

Enfin, j'allai me coucher, la tête remplie de ces réponses, de notre dispute, de l'histoire du siège, etc.; et tout cela produisit le songe que vous allez lire.

Je crus voir une ville, qu'on me dispensera de nommer; elle était assiégée, et on la serrait de si près, que j'entendis battre la chamade. Mais le général ennemi ne voulut accorder d'autre capitulation que celle de Winsberg; c'est-à-dire qu'il permit seulement aux femmes mariées de sortir, en emportant ce qu'elles pourraient.

Les portes de la ville s'ouvrent donc tout-à-coup, et il en sort une longue procession de femmes, qui se traînent l'une après l'autre, et se soutiennent à peine sous les fardeaux qui les accablent.

Curieux de voir de près ces fardeaux, je me postai dans le camp, sur une petite éminence, où l'on avait marqué le rendez-vous général des porteuses.

La première avait sur le dos un sac énorme, qu'elle mit à terre fort doucement, et avec la plus grande circonspection; elle l'ouvrit, et je m'attendais à en voir sortir son mari... mais je ne vis que des porcelaines et des magots de la Chine.

La seconde parut dans un équipage plus respectable. C'était une jeune dame qui portait courageusement sur ses épaules un grand jeune homme fort bien fait. Je louai, j'admira ce prodige d'amour conjugal; mais j'eus lieu de regretter mes éloges, quand je sus qu'on avait laissé le mari à la maison pour sauver le cousin.

La troisième approchait, et je distinguai un petit visage sec et ridé, qui se montrait à demi sur son épaule. Pour celui-là, je ne doutai point que ce ne fût le mari; mais la dame, en le posant à terre, l'appela mon cher Jacco, mon mignon: c'était son singe!

La quatrième portait un gros paquet de cartes à jouer et la cinquième un petit griffon blanc. Le mari de celle-ci était fort puissant, fort replet, et elle avait très-bien jugé qu'un petit chien pèserait moins qu'un gros homme.

La femme d'un usurier arriva chargée d'un sac plein d'or; elle nous dit que son mari était si vieux, et avait si peu de temps à vivre, qu'autant valait-il le laisser mourir en paix dans sa maison; mais que, par amitié pour lui, elle avait sauvé ce que le pauvre homme aimait plus que sa vie.

Une autre apporta son cher fils, le plus franc libertin, disait-on, et le plus mauvais sujet de la ville assiégée. Cette dame avait un mari fort honnête homme, des filles aimables, d'autres fils très-bien nés; et elle les abandonnait tous pour sauver ce vaurien!

Je ne finirais point, si je m'arrêtai à compter toutes les porteuses, et à inventorier tous les paquets.

Je ne voyais autour de moi que ballots d'étoffes, de broderies, de rubans et de tant d'autres colifichets, qu'il y avait de quoi remplir toutes les boutiques d'une foire.

Une de ces femmes avait pris sous son bras un gros paquet d'objets de toilette et sur ses épaules son mari, qui n'était pas fort lourd. Elle marcha quelque temps dans cet équipage; mais, se trouvant trop chargée, et désespérant de sauver les deux fardeaux, elle en laissa tomber un. Ce ne furent pas les objets de toilette....

En un mot, avec ce chaos de bagages, je ne vis arriver qu'un seul mari. C'était un savetier, un maître compère, qui menait rudement sa porteuse et ne lui épargnait pas les talonnades. On nous dit qu'il l'avait accoutumée à quelque chose de plus, et que c'était à grands coups de tire-pied qu'il en avait fait la meilleure femme du monde.

Je n'ai garde d'oublier une circonstance singulière de mon rêve. Je vis de loin une dou-

zaine de femmes qui portaient délicatement un seul homme. Qui pouvait-il être, cet heureux mortel? — On avance, on le dépose au lieu du rendez-vous et je reconnais... Bref, ces dames crurent devoir me déclarer qu'elles ne le sauvaient nullement pour lui-même, mais parce qu'il écrit dans un journal qui leur plaît et s'occupe beaucoup d'elles.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Maintenant, j'ai fini, Monsieur le Rédacteur en chef, vous livrant mon songe pour ce qu'il vaut, et, dormant ou veillant, vous offrant l'assurance de mes meilleurs sentiments.

OSCAR OSCOP.

Observation. — Nos lectrices pourront voir, — par cet article ou cette missive, comme on voudra, — que notre correspondant a beaucoup de préention au bel esprit, et qu'il aime à plaisanter sur le compte des femmes et du mariage, ce qui peut donner beaucoup à réfléchir à son sujet. Qu'il nous pardonne encore une remarque sur son factum, lequel, à dire vrai, ne manque pas d'originalité: c'est que l'histoire qu'il a voulu parodier, est racontée par des auteurs très-graves et très-véridiques, qu'elle fait le plus grand honneur au beau sexe, et que, pour persiffler celui-ci, M. Oscar a dû recourir à une fiction, à un songe!..

UNE FABLE POLONAISE ET UNE FABLE RUSSE.

LES DEUX CHIENS (par Krasicki).

„D'où vient que tu dors dans la chambre, tandis que, couché sur la glace, je tremble de froid?”

Ainsi parlait un chien enchaîné à certain doguin.

„Pourquoi? Je vais te dévoiler ce secret, lui répondit le mops; c'est que toi tu sers, et que moi je flatte et divertis.”

L'ENFANT ET LE RASOIR (par Ostolopow).

Un enfant prit un rasoir et commença à se raser. Aussitôt blessé, il jeta un cri. Voilà la maman qui accourt (moi j'aurais traité notre petit drôle...) Mais la maman, loin de lui adresser le moindre mot, l'embrasse et se signe; seulement elle met le rasoir en mille morceaux.

„Ecoute-moi, de grâce, mon cœur, lui dit alors son époux; il y a dix ans que je m'en sers, et je te donne ma parole d'honneur qu'il ne m'a pas causé le moindre dommage.”

Dites-moi donc, est-ce la faute des lumières, lorsqu'on leur donne une mauvaise direction?

FLEURS PARLANTES.

Nouvelle.

V.

„Comme vous le savez déjà, — me dit M. Dumont, — je ne suis pas de ce pays, mais du Nord-Ouest de la France, de la Normandie. Mon nom n'est pas Dumont: mon père était le comte de Favreux et j'étais son fils unique.

Ma mère mourut en me mettant au monde. Je me donnai à la carrière des armes. Sorti de bonne heure de l'école de Saint-Cyr, je passai deux ans en Afrique; alors mon père me rappela: il était souffrant et me demanda de quitter mon épaulette de sous-lieutenant pour venir vivre avec lui.

Je me rendis à ses désirs, et ayant obtenu ma démission, je revins dans nos terres mener la vie de gentilhomme campagnard.

Un jour, mon père me conduisit dans un château du voisinage dont le propriétaire était un de ses vieux amis et possédait deux filles qui revenaient de pension.

A notre retour, mon père me questionna au sujet de l'impression qu'avait produite sur moi la vue de ces jeunes personnes.

Il m'entretint surtout de la cadette et finit par me demander si je n'en voudrais pas pour ma femme. Il ajouta que si j'acceptais, ce serait la réalisation de son plus beau rêve.

L'aînée se destinait à la vie monastique.

Quoiqu'arrivé à l'âge de vingt-cinq ans, je n'avais jamais aimé; je ne comptais que de ces liaisons passagères où le cœur n'est pour rien et qui ne laissent pas même un souvenir.

Alice de Seron était une belle brune de dix-huit ans, nature robuste et forte, qui aurait pu inspirer de l'amour et était en droit d'attirer l'admiration d'un jeune homme.

Je me rendis donc sans trop d'hésitation à la volonté paternelle.

Je n'avais pas d'amour pour elle, il est vrai, mais je n'en avais pour aucune autre et marchai à l'autel avec une espèce de satisfaction.

Mais peu de temps après notre mariage, je m'aperçus que nos cœurs n'étaient pas faits pour se comprendre et que nos goûts comme nos caractères différaient entièrement.

J'étais heureux de vivre en famille; j'aimais la vie champêtre, les excursions pittoresques auxquelles succédait l'existence tranquille du foyer: j'étais un peu poète.

Ma femme au contraire recherchait le monde, l'éclat, le bruit.

Je voulais faire avec elle un voyage en Italie, visiter cette terre des beaux-arts et du soleil, cette patrie embaumée des orangers et de la musique, mais elle refusa, sous prétexte que c'était ennuyeux, et préféra le séjour des villes d'eaux de l'Allemagne avec leurs bruits et leurs fêtes. Elle y rencontra d'anciennes amies de pension, qui l'invitèrent à venir l'hiver à Paris.

Ma femme ne fit plus de bien que je n'eusse retenu un riche appartement dans la capitale. Je cédaï à regret, et tout l'hiver ne fut qu'une suite de bals, de spectacles et de soirées.

Au printemps, nous revînmes à la campagne où mon père nous attendait avec impatience.

Je retrouvai avec bonheur mes anciennes habitudes, et je crus un moment que ma femme allait partager mes goûts.

J'avais l'espoir d'être bientôt père et je comptais que la jeune mère remplacerait la jeune femme.

Alice me donna un fils, mon cher petit Paul; mais elle ne voulut pas l'allaiter et prit une nourrice flamande à laquelle elle confia son enfant, afin de pouvoir reprendre sa vie de plaisirs. Cette existence dura deux ans.

A cette époque, ma femme mit au jour une fille, ma pauvre Louise, mais cette enfant était faible et chétive; le genre de vie de la mère lui avait été fatal, et elle apportait en naissant un germe funeste.

Si la conduite de la mère avait été nuisible à la fille, la naissance de l'enfant fut mortelle à la mère.

Ma femme voulut trop tôt se relever pour assister à des courses, où elle gagna une maladie qui l'emporta au bout de quelques semaines.

Mon père la suivit de près, et je restai seul avec mon Paul et ma Louise bien-aimés, auxquels je consacrai tous mes soins de chaque instant.

Plusieurs années se passèrent ainsi.

Paul faisait son droit et Louise était dans un pensionnat de Paris. J'allais les voir souvent et ils passaient leurs vacances à la campagne.

Mon fils était un beau grand garçon de dix-huit ans et promettait d'être plus tard un homme de cœur et d'intelligence.

Louise était frêle et délicate; c'était l'enfant gâtée de la pension. Tout le monde la chérissait. Elle s'était surtout liée avec une jeune sous-maîtresse qu'elle aimait beaucoup.

Cette jeune fille, quoique à peine plus âgée qu'elle, avait pris auprès de mon enfant le rôle de mère, et elle le remplissait avec délicatesse et dévouement.

Quand vinrent les vacances du mois d'août, Louise me demanda d'inviter son amie à venir passer ces jours de congé en Normandie et de ne pas la séparer de celle qu'elle aimait tant.

Comme la jeune sous-maîtresse était orpheline, elle se rendit volontiers aux désirs de mon enfant, à qui je n'avais garde de rien refuser.

Nous retournâmes donc tous ensemble à la campagne, et ces jours de repos et de plaisir commencèrent sous les auspices les plus agréables.

VI.

Rosalie, l'amie de ma fille, avait dix-huit ans à peine; elle était seule au monde.

C'était une blonde enfant à l'air doux et rêveur, au caractère sympathique et aimant.

Elle était pleine d'attentions pour ma pauvre malade, à qui elle prodiguait mille petits soins.

Ses parents, riches industriels, s'étaient vus entraînés dans un désastre financier et étaient morts ruinés.

Rosalie, qui à cette époque était en pension dans l'établissement où j'avais placé ma fille, y resta comme sous-maîtresse. Elle n'avait pas d'autre position, pas d'autre avenir que la carrière de l'enseignement.

Nos rapports journaliers me firent connaître tous les trésors de ce cœur noble et généreux, toutes les bontés de cette âme douce et dévouée.

Souvent, lorsque notre jeune malade reposait, nous allions faire des promenades dans les endroits pittoresques les plus proches, et j'étais heureux d'entendre les exclamations de joie que laissait échapper ma jeune compagne en présence de quelque beau spectacle de la nature.

Nos pensées se rencontraient souvent; nos goûts, nos penchants étaient les mêmes. Je me sentais rajeuni à côté de ce frais printemps.

Mon fils était souvent en course, en visite. Il y avait surtout un château du voisinage qui l'attirait particulièrement.

Il appartenait à un de mes amis, père d'une charmante jeune fille. Je devinai un amour naissant, et comme le caractère de celle qui en était l'objet méritait ce noble sentiment, je voyais ces promenades avec plaisir, certain que mon fils trouverait dans cette union le bonheur que je n'avais pas rencontré dans la mienne.

J'étais donc souvent seul dans la société de Rosalie et de Louise.

Un jour, nous nous rendîmes au bord de l'Océan, spectacle que n'avait encore admiré aucune des deux jeunes filles.

Ce fut une véritable fête pour elles. Louise courait sur la digue en frappant dans ses mains et en poussant des cris de joie. Tout l'étonnait et la charmait, et le sable fin de la grève, et les milliers de coquillages que la mer laisse en se retirant, et les mouettes effleurant les flots en poussant leurs cris rauques.

Rosalie, grave et sérieuse, plongeait ses regards dans l'infini; on eût dit la statue de la Contemplation.

A la fin, sortant de sa rêverie, et voyant que je la regardais, elle me prit la main en me disant:

— Merci pour ce spectacle grandiose que vous m'avez donné d'admirer!

Ses yeux avaient quelque chose d'inspiré.

Au contact de sa main, je me sentis frissonner; il me semblait qu'un courant électrique me traversait la tête et le cœur. Je n'avais jamais rien senti de semblable.

Nous restâmes quelques jours au bord de l'Océan, ne nous fatiguant pas des spectacles toujours nouveaux que nous donne la mer.

Les vacances arrivèrent à leur fin, et, après avoir reconduit les deux amies à leur pension, je revins seul à la campagne.

Il me sembla qu'il y avait un plus grand vide qu'autrefois, quand mes enfants me quittaient.

J'étais triste, inquiet, agité.

Chaque objet me rappelait un souvenir des vacances.

J'avais beau aller à la chasse, surveiller mes ouvriers, je n'avais plus la même attention qu'autrefois pour ce que je faisais.

Après être resté rêveur des heures entières, je montais le plus ardent de mes chevaux et je faisais des courses folles dans les bois.

J'aimais à revoir les endroits où nous nous étions arrêtés dans les excursions que je faisais avec ma fille et son amie.

J'évitais la société de mes anciens compagnons de plaisir, et préférais rester seul avec mes pensées.

Je saisis le moindre prétexte pour me rendre à Paris, où ma première visite était toujours pour la pension de ma fille, qui venait au parloir causer avec moi quelques moments, en compagnie de son amie.

qu'elles éprouveraient en se quittant, Louise s'écria:

— Pourquoi Rosalie ne viendrait-elle pas avec moi?... J'ai encore bien des choses à apprendre et j'achèverais mon instruction près de vous, entre tous ceux que j'aime.

— Votre volonté est la mienne, ma chère enfant, lui dis-je, et je regarderais comme un bonheur pour nous tous de voir votre amie accéder à votre désir.

— Si je n'écoutais que mon cœur, reprit Rosalie, j'accepterais de suite, mais je ne suis pas maîtresse de mes actions, et mon oncle, qui est mon tuteur, doit être consulté.

— Vous avez raison, Mademoiselle; voyez votre oncle et tâchez de le faire passer dans notre camp.

Vers cette époque, elles eurent quelques jours de congé, et nous retournâmes à trois au bord de l'Océan.

Je voyais, avec une triste appréhension, ma pauvre Louise pâlir et s'affaiblir davantage de jour en jour.

Je le fis remarquer à sa „petite maman,” comme elle nommait son amie, et je vis qu'elle avait aussi deviné le motif de mes craintes.

— Vous êtes une partie de sa vie, lui dis-je, et je crains que si vous veniez à lui manquer, la souffrance qu'elle en éprouverait ne lui fût fatale.

A notre retour à Paris, j'eus un entretien avec la directrice de la pension, qui aimait beaucoup ma fille. Elle fut de notre avis et écrivit elle-même à l'oncle de Rosalie, en l'assurant que, si cette dernière venait à nous quitter, sa place lui serait toujours conservée à la pension.

L'oncle donna son consentement et, les vacances arrivées, j'installai les deux amies dans mon petit domaine, où ma Louise paraissait tout heureuse et semblait renaître à la vie.

Hélas! l'illusion fut de courte durée! Bientôt la maladie reprit son empire. La chère enfant jugea aussi sa position, et parfois, en me regardant avec des larmes dans les yeux, elle me disait:

— Pauvre petit père, que feras-tu lorsque je ne serai plus là!

Je me sauvais alors et j'allais pleurer dans quelque coin écarté.

Il y avait, au bout de mon petit parc, un ruisseau qui le traversait et dont les bords étaient couverts de myosotis.

Louise aimait à se promener de ce côté et me rapportait toujours quelques branches de ces fleurs qu'elle me donnait en disant:

— Tu sais, père, ce que disent ces belles petites fleurs bleues? „Ne m'oubliez pas!” Quand je t'aurai quitté, et que tu verras ces fleurs, pense à moi, à ta petite Louise qui t'aime tant!”



CHEF INDIEN EN COSTUME DE GUERRE.

Je devinai enfin ce qui se passait en moi: j'en fus heureux et triste.

Heureux, parce que je ressentais une émotion qui m'était restée inconnue jusqu'alors et qui pour moi était remplie de charmes.

Triste, de ce que cette sensation arrivait trop tard, et que je voyais fleurir à l'automne des fleurs qui pour s'épanouir demandent les rayons du printemps et la rosée de mai.

Je sentais que j'avais un cœur: J'aimais!

VII.

Ma fille devait quitter la pension à la fin de l'année scolaire, et dans les visites que je lui faisais, il était souvent question de la séparation des deux amies.

Un jour que la conversation était tombée sur ce sujet, et qu'elles exprimaient le chagrin

Ici, M. Dumont s'arrêta un instant; des sanglots étouffaient sa voix et je sentais moi-même des larmes s'échapper de mes yeux.

— Ces myosotis, les voilà, reprit-il enfin, en étendant sa main vers le parterre que j'avais remarqué et qui semblait un petit coin du ciel tombé sur la terre. Je n'avais pourtant pas besoin de ces fleurs pour penser à mon enfant bien-aimée, car son image est toujours présente à mes yeux! Mais il me semble qu'une partie de ma chère Louise est en elles, et je crois parfois entendre comme des voix sortir de ces topazes animées et murmurer: „Petit père, pense à moi, ne m'oublie pas!”

Je saisis la main de ce malheureux père et je la serrai affectueusement; j'étais ému presque autant que lui.

Après quelques moments de silence, il continua.

(A continuer.)